études mongoles & sibériennes, centrasiatiques & tibétaines

Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines

36-37 | 2006
L'orientation, suivi de Varia

Un espace à l'aune du bétail

Space marked out with livestock

Carole Ferret

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/emscat/988
DOI : 10.4000/emscat.988
ISSN : 2101-0013

Éditeur
Centre d'Etudes Mongoles & Sibériennes / École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée
Date de publication : 1 mai 2006
Pagination : 139-162
ISBN : 2-9518888-3-X
ISSN : 0766-5075

Référence électronique
Carole Ferret, « Un espace à l'aune du bétail », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines* [En ligne], 36-37 | 2006, mis en ligne le 17 mars 2009, consulté le 13 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/emscat/988 ; DOI : https://doi.org/10.4000/emscat.988

Ce document a été généré automatiquement le 13 juillet 2021.

© Tous droits réservés

Un espace à l'aune du bétail

Space marked out with livestock

Carole Ferret

NOTE DE L'AUTEUR

Mes remerciements vont à Françoise Aubin et Roberte Hamayon pour leurs encouragements efficaces et leur relecture attentive.

1 S'orienter dans l'espace, c'est pointer des positions, évaluer des distances, se situer par rapport à des directions prépondérantes. Chez les peuples turco-mongols de Sibérie et d'Asie centrale, ces trois modalités du repérage spatial sont marquées du sceau du pastoralisme. L'activité traditionnelle des éleveurs imprègne leur perception de l'environnement. Dans la steppe centrasiatique, modèle de continuité et d'homogénéité, et dans la taïga sibérienne, naturellement plus fermée et plus balisée, l'espace s'apprécie, pour une bonne part, à l'aune du bétail. L'examen des unités de mesure et des catégories d'orientation spatiales, mené principalement à partir des exemples kazakh et iakoute — comparés au cas mongol, déjà mieux étudié —, révélera la prégnance des bêtes dans l'imperceptible arpentage des terres.

Repérage dans l'espace et découpage de l'espace

2 Tout espace ne peut se concevoir que traversé par des discontinuités (Hubert 1993). Où et comment trouver de l'hétérogénéité dans une steppe d'apparence lisse et uniforme, avec son relief plat et son tapis herbeux ? Dans ses notes de voyage, le marchand Ja. P. Žarkov s'étonne que les Kazakhs puissent s'orienter en l'absence de routes. Puis, observant ses hôtes, il en vient à conclure.

> Comme dans nos villes, il y a des pâtés de maisons, des rues, des impasses, de même, la steppe kirghize est divisée par des sortes de pâtés de maisons, de rues et d'impasses. La seule différence réside dans le fait que, dans la steppe, les rues ne sont pas construites de maisons et que leurs noms ne sont pas inscrits à leurs

angles[1].
(Žarkov 1852, CXV, p. 36)

3 Les éléments naturels forment des repères : la place des astres (le soleil, la lune, les étoiles), la direction et la taille des ombres, la place et l'orientation des collines, le cours de l'eau, le sens du vent. À ces repères naturels peuvent s'en ajouter d'autres créés par l'homme, tels les puits, les tombes — seules constructions qui arrêtent le regard dans la steppe (Tolybekov 1971, p. 471) — ou les *oba*, amoncellements de pierre, aussi appelés en kazakh *bölektìŋ belgìsì* « signe de séparation, borne » ou *bölek tas* « pierre séparatrice » (Makoveckij 1886, pp. 40-41), qui marquent les limites des territoires des clans. Les toponymes kazakhs, souvent composés des mots *darija* « fleuve », *su* « eau », *köl* « lac », *teŋìz* « mer », *sor* « lac salé, terrain salifère », *qům* « sable, désert », *tau* « montagne », *saj* « ravin, combe », *qůdyq* « puits », *mola* « tombe »[2], témoignent de la nature de ces repères. En grandissant, les enfants apprennent à les reconnaître ; ils leur deviennent si familiers qu'ils finissent par s'orienter avec aisance et sûreté dans la steppe, comme ce même Žarkov connaissait la place de chaque objet dans son appartement de Saratov et pouvait le retrouver en dépit de l'obscurité.

4 Malgré un semblant d'homogénéité, l'espace est loin d'être indifférencié. L'étude des milieux naturels révèle les mille variations du climat, du relief et de la flore. Or la qualité des terres est toujours évaluée en fonction des besoins du bétail. De nombreux critères liés à l'altitude, à la végétation, aux points d'eau, aux vents, définissent le bon pâturage pour une espèce et une saison données[3].

5 Les repères naturels ou artificiels sur lesquels s'appuie l'orientation servaient également à circonscrire des zones de pacage, définies par l'usage et les accords mutuels entre les clans (Kavrajskij 1923, p. 26). Cette répartition n'était pas stricte chez les nomades centrasiatiques, puisque les uns traversaient et occupaient temporairement les terres des autres. Dans l'actuel pastoralisme transhumant, comme avant la sédentarisation, les limites des pâtures saisonnières sont rarement matérialisées : les éleveurs turco-mongols, à l'exception des Iakoutes[4], pratiquent un élevage sans clôture. La steppe est un espace ouvert. Les repères qui la ponctuent ne sont que des indices, souvent dénués de toute influence sur les déplacements des troupeaux — à la différence des clôtures, à la fois signe et moyen de la distribution foncière. Certains repères naturels, tels les rivières, les montagnes et les ravins, peuvent également constituer des barrières, mais pas les repères artificiels.

6 L'absence d'enclosure n'a cependant pas empêché le développement, sinon d'une véritable propriété privée des terres, du moins de la possession effective de certaines d'entre elles. Le schéma général de la propriété dans les sociétés pastorales d'Asie centrale était traditionnellement le suivant : propriété privée, familiale, du bétail et exploitation collective, clanique, des terres. Or le mode de possession territoriale différait selon la qualification saisonnière des pâtures. Chez les Kazakhs, les estivages étaient la propriété collective de tous, comme les routes, les forêts, les lacs, les rivières et, à ce titre, ils étaient libres d'usage, exploités par le premier occupant ; les pâtures d'intersaison étaient utilisées par un clan déterminé ; les hivernages étaient toujours occupés par la même unité nomade et étaient donc, avec les prés à foin, les puits et les forêts qui s'y trouvaient, la possession privée des familles[5]. La fabrication de faux repères, destinés à tromper les juges chargés de résoudre les litiges territoriaux, pouvait permettre l'appropriation de nouveaux pâturages[6].

Mesures de distance

7 En Asie intérieure, les mesures métriques de petite taille font référence aux parties du corps :
— travers de doigt : kaz. *elì*, iak. *ilii*[7]; iak. *ylgyнčykyja* désigne plus précisément le travers d'auriculaire (Pekarskij 1907-1930, p. 3784)[8] ;
— travers de poing : kaz. *tůtam* ;
— empan, distance entre les extrémités des doigts écartés : kaz. *sere*, entre le pouce et l'auriculaire ; kaz. *qarys*, entre le pouce et le majeur — ou l'annulaire ;kaz. *süjem*, iak. *süöm* entre le pouce et l'index et iak. *muŋur süöm* « empan tronqué », avec l'index plié ;
— brasse, envergure des bras : kaz. *qůlaš* ; kaz. *tös žara* « demi-brasse » soit de l'extrémité des doigts, le bras étendu sur le côté, jusqu'au milieu de la poitrine ;
— pas :kaz. *adym/qadym/qadam* égale environ 1 m, etc.[9].

8 Pour mesurer un espace plus grand, le corps humain, avec ses dimensions réduites, n'y suffit plus. Les distances s'apprécient à l'ouïe et à la vue, remarquablement étendue dans une steppe qui rejette l'horizon à l'infini (Levšin [1832] 1996, p. 359). L'invité ne prévient pas mais, heureusement, sa silhouette se dessine au loin. Les Mongols distinguent ainsi « la distance à portée de voix », « la distance à laquelle on distingue la robe d'un cheval », « la distance à laquelle on distingue le noir du blanc », « l'extrême distance où le beuglement d'un grand bœuf peut se faire entendre » (Aubin 1970, p. 27). Au Kazakhstan, la « portée de voix », *šaqyrym*, égale à la distance à laquelle un cri peut être entendu, soit environ 1 km, est une véritable unité de mesure, toujours employée par certaines personnes, qui disent par exemple que tel lieu se trouve « à cinq cris »[10]. À ce stade, la référence demeure donc humaine, le bétail n'intervenant ici que comme objet de la perception sensitive.

9 La place de la référence animale s'accroît avec la réduction de l'échelle. Lors des migrations nomades, essentiellement motivées par le nourrissage du bétail, ce dernier a pour particularité d'être à la fois un objet transporté et un moyen de transport. Les hommes sont habituellement portés par des chevaux et les charges par des chameaux ; ces bêtes de selle ou de somme sont parfois secondées ou remplacées par des bovidés ou des rennes ; le petit bétail, ovin et caprin, se transporte lui-même — et, même parmi le gros bétail, les animaux de transport ne constituent qu'une petite minorité du troupeau. Ce double rôle du bétail, objet et moyen du déplacement, est perceptible dans les unités de mesure spatiale qu'il inspire.

10 Les Mongols khalkhas évaluent les trajets selon « la distance franchie à cheval en une journée », égale à deux relais de poste *(örtöö)*, soit environ 2 x 30 = 60 km ; voire, pour les plus grands, selon « la distance parcourue en un mois par des chameaux et des bœufs » — à la vitesse moyenne de 20 km par jour ; ou même « la distance parcourue en dix années » (Aubin 1970, p. 28). Le mo. *örtöö*, comme les français *relais* et *étape*, désigne à la fois la halte (le relais de poste) et la distance entre deux haltes. Par suite, il devient une mesure abstraite de distance, employée même en l'absence de relais. Elle est présente dans la zone d'extension de l'empire mongol, qui diffusa largement la technique postale[11].

11 Le *köč* est une unité de mesure directement liée au pastoralisme nomade, attestée sur une immense zone géographique, allant au moins de l'Afghanistan à la Iakoutie, mais dont la définition garde une part de mystère. Les substantifs kir. *köč*, kaz. *köš*, iak. *kös* signifient « étape de migration nomade » et les verbes dérivés « nomadiser »[12]. L'unité de mesure

kaz. *köšžer*, kir. *köčüm* représente la distance parcourue en une étape. C'est une mesure relative, variable selon les saisons : le *köš* printanier est inférieur au *köš* automnal, car les bêtes marchent plus vite engraissées sur l'estivage qu'éreintées par les privations de l'hiver[13]. Mais, après l'embouche, le bétail doit d'abord faire quelques petites étapes d'une dizaine de kilomètres, qui tiennent lieu d'entraînement, et ensuite seulement, il peut avancer à son rythme de croisière, jusqu'à 30 km/jour (Tolstov *et al.* 1962-1963, II, p. 358). En été, les Kazakhs pratiquaient le *üdere köšu*, où l'étape journalière, longue de 20 à 25 km, est divisée en deux trajets effectués tôt le matin et tard dans la soirée afin d'éviter la chaleur (Syzdyqova1994, pp. 159-160). Cette unité de mesure varie aussi selon les espèces du bétail. Le kaz. *qozy köš* « étape d'agneau » représente ainsi 8 à 10 kilomètres. Contraints à l'immobilité au moment des agnelages, les nomades devaient attendre que les agneaux soient capables de parcourir cette distance journalière avant de se mettre en route[14].

12 En iakoute, cette différenciation spécifique est productive, avec un « mile de piéton » *satyy kös*, long de 7 à 8 km, un « mile équin » *at kös* (10 km), un « mile de cheval au trot » *siälär at köhö* (13 à 14 km), un « mile bovin » *oġusköhö* (7 à 8 km) et même un « mile d'écureuil » *tiiŋ köhö*, le plus petit, qui ne correspond pas à la distance que parcourt le rongeur, mais plutôt le chasseur qui le poursuit[15]. La modestie de ces valeurs montre que le *kös* définit des distances parcourues en un laps detemps réduit,inférieur à une journée[16] — l'étape journalière étant, en iakoute, désignée par le terme *kündük/ künnük*[17].

13 Le iak. *küös* est un récipient utilisé pour la cuisson, généralement en poterie (Pekarskij 1907-1930, p. 1321)[18]. Il servait à cuire l'aubier de sapin ou de mélèze qui, naguère, tenait lieu de farine dans la cuisine[19]. Cette cuisson durant une bonne heure, cet objet représente aussi une unité de mesure du temps. Ainsi *küös bystyŋa* « le laps de temps d'un pot » correspond à la durée de prise d'ébullition d'une marmite[20] ou au temps de cuisson d'un plat de viande[21]. Aubier, eau ou viande, les auteurs divergent sur le contenu du pot de référence[22], mais ils s'accordent sur la durée qu'il représente, équivalant à environ une heure. Cette unité est susceptible d'être multipliée, *üsküös bystyŋa* représentant par exemple une durée de trois heures. Il est d'ailleurs à noter que la cuisine sert souvent de référence temporelle, si bien qu'elle peut parfois être utilisée pour accélérer le temps. Quand une femme entrait en travail, les Iakoutes mettaient de la viande à cuire (plat appelé *syrsyy küös* « marmite de course »), espérant que l'accouchement s'achèverait avant que le plat ne soit cuit (Xudjakov 1969, p. 183).

14 L'assimilation du *küös* au *kös*[23]permet de formuler l'hypothèse selon laquelle les différents miles cités plus haut correspondent aux distances parcourues respectivement par un piéton, un cheval, un bœuf ou un chasseur d'écureuil pendant le temps que cuit l'aubier[24]. En outre, ce sont des unités de mesure relatives et non absolues, car la qualité du chemin entre aussi en ligne de compte. À longueurs égales, une mauvaise route fera plus de *kös* qu'une bonne. Il est donc inexact de dire, comme la plupart des auteurs, qu'un *kös* égale dix kilomètres.

15 Les distances des courses de chevaux, variables selon l'âge des montures, servent également à étalonner l'espace. Pour exprimer le court chemin qui reste à parcourir, un Kirghize pourra dire : *kunan čabyššol kaldy* « il ne reste plus qu'une course de poulain de deux ans [et nous sommes arrivés] »[25]. Une course de poulain d'un an (kir. *taj čabym žer*, kaz. *taj šaptyrym*) égale 3 à 12 km ; une course de poulain de deux ans (kir. *kunan čabym*, kaz. *qůnanšaptyrym*), 8 à 20 km ; enfin celle d'un cheval adulte (kir. *at čabym žer*, kaz. *at šaptyrym*), 20 à 35 km[26]. Ces unités de mesure ne représentent alors plus ni une étape

journalière ni une distance parcourue en un temps donné, mais correspondent grossièrement au trajet que ces animaux peuvent parcourir au galop sans s'arrêter. Elles sont loin d'être définies avec précision. En réalité, il semble que ces expressions doivent parfois se comprendre au sens figuré : si les épreuves pour poulains d'un an se courent habituellement sur une dizaine de kilomètres, l'expression *taj šaptyrym*,équivalant à « petite distance », peut se réduire à 2 ou 3 km[27].

16 La mobilité du bétail, appréciée selon la longueur de l'étape de migration (pour le kaz. *köš*), la vitesse de déplacement (pour le iak. *kös*), ou la distance susceptible d'être parcourue d'une traite (pour le kaz. *šaptyrym*)[28], définit donc quelques unités de mesure qui se caractérisent par leur imprécision et surtout par leur relativité. Elles peuvent varier selon l'espèce animale, l'allure, la saison, l'état du chemin. Plus qu'une mesure absolue et abstraite de la distance, il s'agit plutôt d'une appréciation du trajet à parcourir. Les éleveurs bâtissent donc des cartes mentales dont l'échelle est l'accessibilité. En effet, localiser un objet, c'est « se représenter les mouvements qu'il faut faire pour atteindre cet objet »[29].

Orientation absolue

17 À l'inverse, en ce qui concerne l'orientation dans l'espace, les catégories absolues (celles des points cardinaux), qui ne varient pas selon la place et la position du locuteur, paraissent prévaloir sur les catégories relatives (devant, derrière, droite, gauche), ainsi que l'ont montré M.-L. Beffa et R. Hamayon pour la langue mongole, remarquant par exemple qu'un Mongol parlerait de la rive sud de la Seine au lieu de la rive gauche. L'opposition de latéralité s'exprime en mongol par le couple *baruun* « droite » et *züün* « gauche ». Mais ces termes dénotent aussi une orientation absolue et « lorsqu'il y a risque d'ambiguïté, c'est toujours l'orientation absolue qui prévaut : ainsi, que le locuteur se trouve devant ou derrière un bâtiment, le côté *baruun* de ce bâtiment sera toujours le même, celui qui fait face à l'ouest » (Beffa et Hamayon 1983, p. 97).

18 Les peuples altaïques ont développé une riche symbolique des points cardinaux, associant chacun des quatre orients à des catégories particulières, notamment des éléments et des couleurs[30]. Elle les conduit à disposer leurs morts ou les portes de leurs habitations dans des directions déterminées. J. Gmelin notait que les Tatares de la Tchoulime, dans la région de Tomsk, « habitaient de méchantes huttes dont l'entrée regardait l'orient » (Gmelin [1751-1752] 1767, I, p. 170). De même, les yourtes *balaġan* en bois des Iakoutes s'ouvraient vers l'est, avec l'étable *xoton* au nord[31]. Les *särgä* « piquets d'attache des chevaux », au nombre de trois, six ou neuf, étaient érigés devant l'entrée de la maison, à l'est, alignés en rang, le plus important (*tojon särgä* « seigneur poteau » ou *bastyŋ särgä* « meilleur poteau »), réservé aux montures des hôtes de marque, étant situé au sud (Ionova 1952, p. 301). Cette orientation préférentielle ne se limite pas aux hommes.

> Les Iakoutes pensent que le bétail aussi préfère se tenir de manière à regarder vers l'est, c'est pourquoi ils nomment « orientale » la partie antérieure du bétail. (Troščanskij1911, pp. 13-14)

19 En iakoute, *ilin* signifie « devant, partie avant », mais aussi « (à l')est, oriental » ; *arġaa* et *kälin* « derrière, partie arrière » et « ouest, occidental » — polysémie qui pourrait offenser la suprématie des pays occidentaux mais, en fait, quand ils évoquent la Russie et les États d'Europe, les Iakoutes parlent du « monde du Sud » *(soġuruu dojdu)* ; *xaŋas* « (à) gauche » et « nord, septentrional » ; *uŋa* « (à) droite » et « sud, méridional »[32]. Ce

jumelage iakoute des points cardinaux et des positions relatives est identique à celui révélé par les inscriptions runiques de l'Orkhon, datant du VIII[e] siècle après J.-C., qui expriment clairement ces correspondances en fonction de la situation du soleil : « en avant vers le soleil levant, à droite au midi, en arrière vers le soleil couchant, à gauche au minuit »[33].

20 Chez les Khalkhas, la porte de la yourte s'ouvre au sud et « c'est le "sud" qui coïncide avec "le devant, l'avant" » (Beffa et Hamayon 1983, p. 89)[34], alors qu'elle demeure face à l'est chez les Ordos[35]. Et le mot *baruun* « ouest » en khalkha, désigne le sud en ordos. M.-L. Beffa et R. Hamayon expliquent que, dans les deux cas, la référence ultime est l'orientation du corps humain face au soleil, mais l'astre est considéré tantôt à son lever, tantôt à son zénith[36].

21 Dans le campement mongol, les yourtes sont disposées en arc de cercle et l'emplacement honorifique, dévolu aux habitations des aînés, est situé à l'ouest — ou au sud-ouest (Cêrênxand 1993, pp. 30-31)[37]. Les chevaux sont attachés à l'ouest des yourtes. En effet, dans le cadre d'une orientation méridionale, l'est de la yourte correspond, à l'intérieur, à sa moitié féminine, dite « gauche », or le harnais équestre se range dans la moitié masculine. Attacher son cheval à l'est de la yourte signifierait qu'il y a un mort dans la demeure (Cêrênxand 1993, pp. 30-31, 34-35).

22 Cette orientation traditionnelle des habitations n'est plus respectée aujourd'hui en Sibérie ni en Asie centrale. Mais ses conséquences perdurent néanmoins. Il est permis de supposer que c'est justement cette symbolique des orients et les régularités qu'elle entraînait, notamment l'exposition constante des demeures, qui favorisèrent la prédominance de l'orientation absolue[38]. Que les yourtes s'ouvrent vers le sud ou vers l'est importe peu ici. Ce qui joue, c'est leur disposition régulière au sein d'une ethnie donnée, entraînant une corrélation entre les catégories absolues et relatives de l'espace[39] et, de ce fait, une tendance vers l'absoluité de ces dernières.

… et relative

23 La droite et la gauche sont parfois exprimées par des périphrases montrant l'omniprésence du cheval dans ces cultures. En iakoute, *attanyax öttö* « du côté où l'on monte à cheval » correspond au versant gauche d'un lieu ou d'un objet[40]. Désignant initialement le flanc gauche du cheval, cette expression s'est étendue à toutes sortes d'objets. Au lieu de parler de « gauche » et de « droite », les Kazakhs disaient parfois : « du côté où on monte à cheval » et « du côté où on tient le fouet »[41]. En effet, les cavaliers montent toujours à cheval par la gauche ; ils tiennent les rênes dans la main gauche et le fouet dans la main droite. Il semble néanmoins qu'aujourd'hui, le champ de ces locutions s'est réduit dans la langue courante, cariak. *attanyax öttö*, kir. *attanar žak* et kaz. *mìner žaq* « le côté du montoir », d'une part, iak. *kymnyylyax öttö*, kir. *kamčylar žak* et kaz. *qamšylar žaq* « le côté du fouet », d'autre part, s'appliquent préférentiellement aux côtés du cheval de selle, respectivement gauche et droit[42].

24 La règle voulant qu'on monte les chevaux par la gauche ne souffre pas d'exception dans le monde altaïque[43]. L'équidé l'a d'ailleurs lui-même intégrée puisque « le cheval altaïen ne se laisse pas aborder par la droite » (Radlov [1893] 1989, p. 153). Elle ne s'applique cependant pas à tous les animaux de selle : les Évenks et les Iakoutes montent les rennes par la droite, à l'aide d'un long bâton planté devant les antérieurs pour garantir

l'immobilité de l'animal[44]. Les cavaliers iakoutes de la région de Verkhoïansk poussent la latéralisation du cheval jusqu'à faire passer les deux rênes à gauche de l'encolure, manière fort insolite, nécessitant un apprentissage idoine. Il est courant que des cavaliers montent sans mors, avec un licol ou un hackamore dont l'unique longe se place à gauche de l'encolure ; mais, avec un mors et deux rênes, le dispositif iakoute est unique. Cette asymétrie ostensible du harnais, dont l'origine reste mystérieuse, s'accorde à l'incurvation naturelle du cheval à gauche[45].

25 L'impérieuse latéralisation du montoir peut être rapprochée des caractéristiques de la mulsion. En effet, les juments sont traites à gauche et les vaches à droite. Selon I. A. Xudjakov, les Iakoutes croient que, si quelqu'un trait une vache à gauche, alors « un diable ira la traire en même temps de l'autre côté » (1969, p. 236). Par ailleurs, de multiples témoignages soulignent que la traite incombe toujours aux femmes, hormis celle des juments[46]. Cette répartition sexuelle n'est pas stricte mais, d'après mes observations, elle peut s'énoncer comme suit : « un homme peut éventuellement traire une jument, pas une vache ». Ainsi formulée, cette norme vaut pour l'ensemble de l'aire turco-mongole et confirme, par le biais d'une opposition spécifique entre équins et bovins, le lien entre les dichotomies droite/gauche et homme/femme.

26 Une remarque, plusieurs fois entendue sur le terrain alors que j'y étudiais l'élevage du cheval, m'a longtemps paru énigmatique : « ce qu'un Kazakh dit à droite pour un cheval est en fait à sa gauche et vice-versa »[47]. Je n'arrivais pas à comprendre ce que cela signifiait. L'analyse des connotations de la droite et de la gauche peut apporter une réponse. Dans les langues altaïques — comme en français d'ailleurs — l'opposition droite/gauche n'est pas symétrique, mais polarisée. La droite est valorisée, la gauche dépréciée. En mongol, cette polarisation exprime une notion de hiérarchie statutaire. M.-L. Beffa et R. Hamayon montrent qu'elle correspond à la distinction aîné > cadet, ainsi qu'à la dichotomie homme > femme et peut se conjuguer avec l'opposition de couleur blanc > noir (1983, p. 97). Dans le monde turco-mongol, la moitié droite de l'habitation est masculine, la moitié gauche féminine. En iakoute, *xaŋas* « gauche » et « nord » qualifie la partie gauche de la maison, celle des femmes, tandis que *uŋa* « droite » et « sud » désigne la partie droite, la meilleure, celle des hommes (Pekarskij 1907-1930, pp. 3311, 3020).

27 Mais qu'est-ce que la partie droite d'une maison ? Les Français désigneraient spontanément la moitié qui se trouve à droite en entrant, ou — ce qui revient au même — celle qui se trouve à droite pour un observateur placé à l'extérieur, qui regarde la façade. Les peuples turco-mongols prennent une autre référence, non plus extérieure, mais intérieure, se mettant à la place de l'objet, et désignent comme partie droite de la yourte celle qui se trouve à droite quand on est assis au fond, à la place d'honneur (kaz. *tör*), et qu'on regarde vers la sortie, conçue comme la partie avant. La latéralité, définie chez nous d'un point de vue extérieur pour les objets inanimés et intérieur pour les objets animés (la main droite de quelqu'un reste la même quelle que soit la position de celui qui l'observe), l'est invariablement d'un point de vue intérieur chez les peuples altaïques, indépendamment de la nature de l'objet. Cette invariabilité fait pencher la latéralité vers l'absoluité.

28 En rapport avec cette polarisation, un autre couple de termes mongols exprimant la latéralité : *zöv/buruu* a pour connotation « correct »/« incorrect ». En kirghize, *oŋ* signifie « droit, à droite » mais aussi « correct, convenable, bon » et *sol* « gauche » mais aussi « nord » et « incorrect » (Judaxin 1965, pp. 569, 652). En kazakh, il en va de même

pour *oŋ* « (à) droit(e) » et « correct », mais pas pour *sol*, uniquement « (à) gauche » (Syzdykova et Xusain 2002, pp. 639, 724). Pour les Mongols, « la main droite est *zöv*, puisque c'est celle dont il faut se servir », alors que « le côté *zöv* du cheval sera le gauche, puisque c'est celui par lequel le cavalier monte » (Beffa et Hamayon 1983, pp. 96-97). De même, pour les chameaux de bât utilisés pour nomadiser :

> C'est le côté gauche, comme pour le cheval, qui est *zöv tal*, le bon côté, et qui est ressenti comme étant le plus important en chargeant les bêtes (mais plutôt inconsciemment). C'est aussi par ce côté que vont passer les gens qui rencontrent ou dépassent la caravane en route, c'est le côté qu'ils vont voir.
> (Chabros et Dulam 1990, p. 7)

29 À Touva, le côté gauche du cheval ou du bœuf de selle est dit *a"ttanyr čaryk* « le côté du montoir », tandis que le droit est *ažyrgy čaryk* « le revers, le côté opposé »[48]. Le bon côté de l'homme est donc celui qui n'est pas présentable chez le cheval et c'est en ce sens qu'il y a inversion.

30 Dans l'autre monde, l'inversion est la norme. Sacrifiant un cheval au défunt, les Beltirs de la région de Minoussinsk (actuels Khakasses) lui mettaient trois fois la longe dans la main gauche[49] en disant « prends ton cheval ! », parce que, là où il allait, « la main gauche deviendrait la droite » (Katanov 1895, p. 117). C'est pourquoi la monte à l'envers, le cavalier regardant vers la queue, revêt une signification funèbre. Lors des migrations kazakhes précédant l'*as*, fête funéraire célébrée en principe un an après le décès, l'ancien cheval du défunt était sellé à l'envers et mené en longe par la femme du disparu jusqu'au nouveau campement[50]. Cet animal, appelé *tůlat* « cheval endeuillé » ou *tůl kölìk* « monture endeuillée »[51], avait les crins coupés (Syzdykova et Xusain 2002, p. 842). Dans le cortège funèbre de Bojéï, décrit dans le roman de M. Aouezov,

> L'allure des deux jeunes filles qui étaient passées devant était vraiment tout à fait extraordinaire ; elles avaient sur la tête une coiffure d'homme : un fin bonnet noir d'astrakan, garni de velours également noir. Et non seulement elles avaient une coiffure inhabituelle pour des jeunes filles, mais elles la portaient sens devant derrière, et le protège-nuque leur couvrait le visage.
> (Aouezov 1958, p. 223)

31 L'original kazakh mentionne également que la coiffure *(tymaq)* d'hiver en fourrure de renard ayant appartenu à Bojéï était placée à l'envers *(terìs)* sur son fouet, fixé au pommeau de la selle de son cheval « endeuillé » (Äuezov [1942-1954] 2003, I, p. 187). Dans la procession funéraire du sultan ottoman Murat IV, ses chevaux marchaient avec la selle mise à l'envers (Esin 1965, p. 175).

32 R. S. Lipec, citant l'épopée altaïenne *Maadaj Kara* : « Ayant posé la selle à l'envers sur un cheval gris foncé, [...] il descendit dans le monde souterrain » (*Maadaj Kara...* 1973, vv. 7425-7428, pp. 240, 429, 465), interprète cette selle retournée comme une volonté d'égarer les esprits des morts, afin qu'ils ne puissent pas retrouver le chemin des vivants (Lipec 1982, p. 224). Mais, dans d'autres cas, cette même manœuvre a pour visée, au contraire, de ranimer le sujet : quand une femme enceinte avait eu une frayeur, les Kirghizes la faisaient monter trois fois de suite sur un cheval sellé à l'envers (Abramzon 1949, p. 97) ; ou encore de sanctionner un acte répréhensible. Le châtiment suivant avait cours chez les Kazakhs :

> Si un fils avait eu l'audace d'insulter ou de battre son père ou sa mère, on le faisait asseoir sur une vache noire, le visage face à la queue, on lui attachait une vieille pièce de feutre au cou, puis on promenait la vache autour de l'aoul en donnant des

coups de fouet au fautif.
(Levšin[1832] 1996, p. 369)

33 Dans certains cas, le retournement de la monte se conjugue donc à une inversion sexuelle (couvre-chefs masculins portés par des jeunes filles) ou spécifique (monture bovine au lieu d'équine). Dans l'épopée *Sajyn Batyr*, rapportée par V. Radlov, Bozmonaï, un richissime Nogaï, après avoir été battu par ses propres esclaves, rentre chez lui, descend de cheval « du mauvais côté » (*terìs*, qui doit ici être compris comme « à droite ») et s'effondre par terre, anéanti (Radlov 1993, p. 114)[52]. La constance des positions droite/gauche, devant/derrière est tellement prégnante qu'un renversement signale une transgression ou une transmutation.

34 Le système turco-mongol de repérage dans l'espace paraît donc fondé sur des catégories plus relatives que les nôtres dans la définition des distances, et plus absolues en ce qui concerne l'orientation. Il ne serait, somme toute, pas étonnant que l'habitat mobile des nomades ait mené à privilégier l'accessibilité — d'où la relativité des distances — et à instaurer des directions immuables dans un paysage mouvant — d'où l'absoluité de l'orientation. La constance de l'exposition des yourtes aurait ainsi contrebalancé la multiplicité de leurs emplacements. Cette hypothèse mériterait confirmation par une étude circonstanciée pour chaque ethnie. L'empreinte du pastoralisme se manifeste également dans le découpage territorial en pâtures saisonnières, qui fera l'objet d'un prochain article[53]. À présent, je me contenterai de noter que l'étalonnage de l'espace par la longueur des étapes de migration sur des animaux de transport n'est pas l'apanage des pasteurs nomades, puisque les relais de poste jouèrent ce rôle sur un immense territoire. Ils découpèrent toute l'Eurasie en intervalles réguliers, longs d'une vingtaine de kilomètres[54], à savoir le trajet que des chevaux peuvent accomplir d'une traite. Ces intervalles, déterminés par la physiologie animale, perdurèrent alors même que les moyens de transport avaient changé.

BIBLIOGRAPHIE

Abramzon, S. M.
1949 Roždenie i detstvo kirgizskogo rebenka. Iz obyčaev i obrjadov tjan'šan'skix kirgizov, *Sbornik muzeja antropologii i êtnografii*, XII, pp. 78-138.

Afanas'ev, P. S., M. S. Voronkin et M. P. Alekseev
1976 *Dialektologičeskij slovar' jakutskogo jazyka* (Moskva, Nauka), 392 p.

Aouezov, M. (voir Äuezov)
1958 *La jeunesse d'Abaï* (Paris, Gallimard), 417 p.
1960 *Abaï* (Paris, Gallimard), 389 p.

Äuezov, M. (voir Aouezov)
[1942-1954] 2003 *Abaj Žoly* (Almaty, *Žazušy*) I, 368 p. ; II, 432 p. ; III, 384 p. ; IV, 400 p. [Version kazakhe intégrale, plus complète que la traduction française].

Aubin, F.
1970 Les mesures manuelles et par référence au corps chez les Mongols. Note de folklore juridique, *in* L. Ligeti (éd.), *Mongolian Studies* (Budapest, Akadémiai Kiadó), pp. 23-55 [Bibliotheca hungarica, 14].
1986 L'art du cheval en Mongolie, *Production pastorale et société*, 19, pp. 129-149.

Badamxatan, S.
1986 Les chamanistes du Bouddha vivant. Monographie sur l'ethnie darxad de la province de Xövsgöl, *Études mongoles et sibériennes*, 17, 207 p.

Beffa, M.-L.
1978 Référence directe et connotation. Remarques sur les noms de couleurs en turc et en chinois, *in* S. Tornay (éd.), *Voir et nommer les couleurs* (Nanterre, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative), pp. 249-257.

Beffa, M.-L. et R. Hamayon
1983 Les catégories mongoles de l'espace, *Études mongoles*, 14, pp. 81-119.

Bëtlingk [Böhtlingk], O.
[1851] 1989 *O jazyke jakutov* [*Über die Sprache der Jakuten*] (Novosibirsk, Nauka), 646 p.

Busse, F.
1880 Spisok slov bytovogo značenija nekotoryx kočevyx narodov vostočnoj Sibiri, *Zapiski russkogo geografičeskogo obščestva po otdeleniju êtnografii*, VI, 2, pp. 197-245.

Cêrênxand, G.
1993 Tradicii kočevogo stojbišča u mongolov, in *Iz istorii xozjajstva i material'noj kul'tury tjurko-mongol'skix narodov* (Novosibirsk, Nauka), pp. 27-36.

Chabros, K. et S. Dulam
1990 *La nomadisation mongole : techniques et symbolique* (Bloomington, Indiana, Research Institute for Inner Asian Studies) [Papers on Inner Asia, 13], 58 p.

Cochrane, J. D.
[1824] 1993 *Récit d'un voyage à pied à travers la Russie et la Sibérie tartare, des frontières de Chine à la mer Gelée et au Kamtchatka* (Boulogne, Le Griot), 265 p.

Dmitriev, V. A.
1990 Priemy izmerenija rasstojanija u narodov Severnogo Kavkaza, in *Kratkoe soderžanie dokladov sredneaziatsko-kavkazskix čtenij* (Leningrad), pp. 21-22.

Dobrosmyslov, A. I.
1895 *Skotovodstvo v Turgajskoj oblasti* (Orenburg, Izdanie Turgajskogo oblastnogo statističeskogo komiteta), 360 p.

Drevnetjurkskij slovar'
1969 (Leningrad, Nauka), XXXVIII + 677 p.

Esin, E.
1965 The Horse in Turkic Art, *Central Asiatic Journal*, X, 3-4, 1965, pp. 167-227.

Ferret, C.
1997 Les courses de chevaux en Asie centrale, *La Lettre d'Asie centrale*, 6, pp. 8-10.

Gazagnadou, D.
1994 *La poste à relais. La diffusion d'une technique de pouvoir à travers l'Eurasie*. Chine-Islam-Europe (Paris, Kimé), 181 p.

Gmelin, J.
[1751-1752] 1767 *Voyage en Sibérie... fait aux frais du gouvernement russe [Reise durch Sibirien von dem Jahr 1733 bis 1743]* (Paris), I, XXIV + 430 p. ; II, 324 p.

Gogolev, A. I.
1993 Jakuty. Problemy êtnogeneza i formirovanija kul'tury (Jakutsk, Izdaltel'stvo JaGU), 200 p.

Gubarev, K.
1864 Kirgizskaja step' (posvjaščaetsja Čokanu Valixanovu), *Sovremennik*, CII, 5, pp. 361-378.

Hamayon, R.
1978 Des fards, des mœurs et des couleurs. Étude d'ethno-linguistique mongole, *in* S. Tornay (éd.), *Voir et nommer les couleurs* (Nanterre, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative), pp. 207-247.

Hubert, J.-P.
1993 *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine* (Paris, Publications de la Sorbonne), 221 p.

Ionova, O. V.
1952 Žilye i xozjajstvennye postrojki jakutov, *Sibirskij êtnografičeskij sbornik (novaja serija)* (Moskva, Institut êtnografii an sssr), XVIII, pp. 239-319.

Jochelson, W.
1933 *The Yakut* (New York, American Museum of Natural History), 225 p. [Anthropological Papers, XXXIII, 2].

Judaxin, K. K.
1965 *Kirgizsko-russkij slovar'* (Moskva, Sovetskaja ênciklopedija), 973 p.

Katanov, N. F.
1895 O pogrebal'nyx obrjadax tjurkskix plemen s drevnejšix vremen do našix dnej, *Izvestija Obščestva arxeologii, istorii i êtnografii pri Imperatorskom Kazanskom Universitete*, XII, 1, pp. 109-142.

Kavrajskij, A. M.
1923 *Kirgizskaja lošad'* (Moskva, Novaja derevnja), 58 p.

Kazaxi. Istoriko-êtnografičeskoe issledovanie
1995 (Almaty, Kazaxstan), 352 p.

Kostrov, N. A.
1878 Očerki juridičeskogo byta jakutov, *Zapiski* IRGO *po otdeleniju êtnografii*, VIII, 2, pp. 259-299.

Kotwicz, W.
1927 Sur les modes d'orientation en Asie centrale, *Rocznik Orjentalistyczny*, 5, pp. 68-91.

Krasovskij, M.
1868 *Materialy dlja geografii i statistiki Rossii sobrannye oficerami general'nogo štaba. Oblast' sibirskix kirgizov. Čast' I* (Sankt-Peterburg), 428 p.

Kušner [Knyšev], P.
1929 *Gornaja Kirgizija. Sociologičeskaja razvedka* (Moskva, Izdanie kommunisti-českogo universiteta trudjaščixsja Vostoka im. I. V. Stalina), 135 p.

Levšin, A. I.
[1832] 1996 *Opisanie kirgiz-kazač'ix, ili kirgiz-kajsackix, ord i stepej* (Almaty, Sanat), 656 p.

Lipec, R. S.
1982 Otraženie pogrebal'nogo obrjada v tjurko-mongol'skom êpose, in *Obrjady i obrjadovyj fol'klor* (Moskva, Nauka), pp. 212-236.

Maadaj-Kara. Altajskij geroičeskij êpos
1973 (Moskva, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury), 474 p.

Makoveckij, P. E.
1886 *Materialy dlja izučenija juridičeskix obyčaev kirgizov. Vyp. 1. Material'noe pravo* (Omsk, Semipalatinskij oblastnoj statističeskij komitet), 83 p.

Middendorf, A. F.
1869-1877 *Putešestvie na sever i vostok Sibiri. Čast' II* (Sankt-Peterburg, Tipografija Imperatorskoj an), 851 p.

Moškov, V. A.
1895 Materialy dlja xarakteristiki muzikal'nogo tvorčestva inorodcev Volžsko-Kamskogo kraja. Melodii orenburgskie i nogajskix tatar. Vvedenie. Êtnografičeskie dannye, *Izvestija Obščestva arxeologii, istorii i êtnografii pri Imperatorskom Kazanskom Universitete*, XII, 1, pp. 1-67.

Pekarskij, Ê. K.
1907-1930 *Slovar' jakutskogo jazyka* (Sankt-Peterburg/Petrograd/Leningrad, Tipografija Imperatorskoj an/Izdanie Rossijskoj an/Izdanie an sssr), 3858 p. [Trudy jakutskoj êkspedicii na sred. I. M. Sibirjakova (1894-1896), III, 1].

Pelliot, P.
1925 Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIIIe et XIVe siècles, *Journal asiatique*, CCVI, pp. 193-263.

Pritsak, O.
1954 Orientierung und Farbsymbolik. Zu den Farbenbezeichnungen in den Altaischen Völkernamen, *Saeculum*, V, pp. 376-383.

Prytkova, N. F.
1955 Glinjanaja posuda jakutov, *Sbornik muzeja antropologii i êtnografii*, XVI, pp. 147-164.

Qojšybaev, E. Q.
1985 *Qazaqstannyn žer-su attary sözdìgì* (Alma-Ata, Mektep), 256 p.

Radlov, V. V. [RadloV, W.]
[1893] 1989 *Iz Sibiri [Aus Sibieren. Lose Blätter aus meinen Tagebuche]* (Moskva, Nauka), 751 p.
1893-1911 *Opyt slovarja tjurkskix narečij [Versuch eines Wörterbuches der Türk-Dialecte]* (Sankt-Peterburg), 8 t. en 4 vol. : I, XVIII + 1914 + 66 p. ; II, 1814 + 64 p. ; III, 2203 + 98 p. ; IV, 2230 + 98 p.
1993 *Altyn sandyq* (Almaty, Ana Tìlì), 254 p.

Rubrouck, G. de
1985 *Voyage dans l'empire mongol* (1253-1255) (Paris, Payot), 318 p.

Seroševskij, V. L.
[1896] 1993 *Jakuty. Opyt êtnografičeskogo issledovanija* (Moskva, Rossijskaja političeskaja ênciklopedija), 714 p.

Shirokogoroff, S. M.
1926 Northern Tungus Terms of Orientation, *Rocznik Orjentalistyczny*, 4, pp. 167-187.

Slepcov, P. A.
1972 *Jakutsko-russkij slovar'* (Moskva, Sovetskaja ênciklopedija), 606 p.

Syzdyqova, R. S.
1994 *Sözder söjlejdì. Sözderdìn qoldanylu tarixynan* (Almaty, Sanat), 190 p.

Syzdykova, R. S. et K. Š. Xusain
2002 *Kazaxsko-russkij slovar'* (Almaty, Dajk Press), 1005 p.

Tenišev, Ê. R.
1968 *Tuvinsko-russkij slovar'* (Moskva, Sovetskaja ênciklopedija), 646 p.

Tolstov, S. P., T. A. Ždanko, S. M. Abramzon et N. A. Kisljakov
1962-1963 *Narody Srednej Azii i Kazaxstana* (Moskva, Izdatel'stvo an sssr), I, 768 p. ; II, 779 p.

Tolybekov, S. E.
1971 *Kočevoe obščestvo kazaxov v XVII-načale XX veka. Politiko-êkonomičeskij analiz* (Alma-Ata, Nauka), 634 p.

Troščanskij, V. F.
1911 *Nabroski o jakutax Jakutskogo okruga* (Kazan', Tipo-litografija Imperatorskogo universiteta), 144 p.

Tschinag, G.
[1994] 1996 *Ciel bleu. Une enfance dans le Haut Altaï* (Paris, Métailié), 157 p.

Vainshtein [Vajnštejn], S.
[1972] 1980 *Nomads of South Siberia. The Pastoral Economies of Tuva [Istoričeskaja êtnografija tuvincev]* (Cambridge, Cambridge University Press), 257 p.

Xozjajstvo kazaxov na rubeže XIX-XX vekov. Materialy k istoriko-êtnografičeskomu atlasu
1980 (Alma-Ata, Nauka), 254 p.

Xudjakov, I. A.
1969 *Kratkoe opisanie Verxojanskogo okruga* (Leningrad, Nauka), 439 p.

Žarkov, Ja. P.
1851-1852 O kirgizax. Zapiski saratovskogo kupca Ja. P. Žarkova, *Biblioteka dlja čtenija*, CXIV, pp. 123-144 ; CXV, pp. 1-44.

NOTES

1. Sauf mention contraire, les traductions des citations russes sont de mon fait. Il n'y a pas lieu de s'étonner de l'ethnonyme « kirghize » utilisé ici car, au XIX[e] siècle, les Russes appelaient les Kazakhs actuels « Kirghizes-Kaïssaks », ou bien simplement « Kirghizes », et les Kirghizes actuels « Kara-Kirghizes ». Hormis les ethnonymes et les mots usités en français, qui seront notés dans une transcription francisée, la translittération utilisée pour les caractères cyrilliques est celle en usage dans la revue avec, pour le kazakh et le iakoute, les équivalences suivantes : Э iak. et Ə kaz. : ä ; Ҕ iak. et Ғ kaz. : g ;Қ kaz. : *q* ; Ҥ iak. et Ң kaz. : ŋ ; Ө iak. et kaz. : *ö* ; h iak. et kaz. : *h* ; Ү iak. et kaz. : *ü* ; Ұkaz. : *ů* ; і kaz. : ì. Les abréviations employées sont : iak. (iakoute), kaz. (kazakh), kir. (kirghize), mo. (mongol).
2. *Cf.*. Qojšybaev (1985). Aqmola, « Tombe blanche », a d'ailleurs dû être débaptisée avant de devenir la capitale du Kazakhstan, pour éviter la connotation funeste de son nom.
3. Maints auteurs l'ont relevé à des époques variées, tels, entre autres, Rubrouck (1985, p. 89), Kušner (1929, p. 30), Chabros et Dulam (1990, p. 3).
4. Ayant migré à partir de la Sibérie méridionale au Moyen Age, les Iakoutes représentent l'extrémité septentrionale de l'extension du monde turc. Transposés dans un milieu de taïga et de

toundra, mêlés à d'autres peuples, ils ont néanmoins conservé certains traits de la culture des steppes, notamment la prédominance de l'élevage. L'érection de clôtures s'explique chez eux par les ressources en bois de la forêt et la semi-sédentarité. Ces barrières ne circonscrivent pas tant les mouvements du bétail (bovins, chevaux et rennes), qu'elles leur interdisent l'accès à certains lieux (prés à foin, réserves, terrains d'habitation).

5. Makoveckij (1886, pp. 38-39) ; *Xozjajstvo kazaxov...* (1980, pp. 87-88).

6. Makoveckij (1886, p. 41). Des membres du clan Nůrbaj (tribu Älìm de la petite Horde) racontent de nos jours que Nůrbaj bi, leur ancêtre fondateur, n'aurait pas hésité à déplacer les restes d'anciennes tombes sur de meilleures pâtures afin de prouver son droit sur ces terres (communication personnelle de S. Aouelbekov).

7. Syzdykova et Xusain (2002, p. 237) ; Pekarskij (1907-1930, p. 922) ; Slepcov (1972, p. 146). *Ilii* signifie « main » en iakoute mais, en tant que mesure métrique, il correspond au travers de doigt.

8. V. L. Seroševskijorthographie *ylynčikie kasa* « épaisseur de graisse d'un travers d'auriculaire » le septième des douze degrés d'engraissement des chevaux iakoutes ([1896] 1993, p. 163).

9. Makoveckij (1886, pp. 50-51) ; Pekarskij (1907-1930, pp. 2398, 1630) ; Aubin (1970) ; Syzdykova et Xusain (2002, pp. 849, 715, 493, 741, 544, 833, 19, 435, 436).

10. *Cf.* mes observations en 1995 et 2001 dans le village de Qara-Qija, arrondissement de Tölebi, Sud kazakh. *Cf.* aussi Syzdykova et Xusain (2002, p. 933). Les Mongols distinguent la « distance à portée de voix » de « la distance hors portée de voix » (Aubin 1970, p. 27), mais j'ignore si cela constitue une véritable unité de mesure, utilisée comme étalon et susceptible d'être multipliée comme le *šaqyrym* kazakh.

11. *Cf.*, par exemple, Tschinag ([1994] 1996, p. 30). Sur la poste à relais, voir Gazagnadou (1994).

12. Radloff (1893-1911, II, pp. 1293, 1304, 1286-1288) ; Pekarskij (1907-1930, pp. 1170-1171) ; Judaxin (1965, p. 433) ; Syzdykova et Xusain (2002, p. 405).

13. Makoveckij (1886, p. 51) ; Tolybekov (1971, p. 544).

14. Tolybekov (1971, p. 545) ; Aouezov (1958, p. 92). L'équivalent kirghize est *kozu köčüm* (Judaxin 1965, p. 434).

15. Böhtlingk ([1851] 1989, p. 501) ; Pekarskij (1907-1930, p. 1170) ; Slepcov (1972, p. 182).

16. Pour A. F. Middendorf, le « *këss* », qu'il évalue entre 5 et 10 verstes (soit 5 à 10 km) chez les Iakoutes comme chez les Kirghizes, constitue une preuve qu'autrefois, les Iakoutes aussi élevaient des moutons, ce qui confirmerait leur origine méridionale (1869-1877, p. 570). P. S. Afanas'ev*et al.* mentionnent iak. *kös* « étape d'une journée » comme un archaïsme (1976, p. 118).

17. Pekarskij (1907-1930, p. 1299) ; Slepcov (1972, p. 198).

18. Pour des illustrations, *cf.*Prytkova (1955). Comme la *marmite* en français, le *küös* désigne à la fois le contenant et le contenu.

19. J. Gmelin note que les Iakoutes ont pour sobriquet « les mangeurs d'écorce » ([1751-1752] 1767, I, p. 174).

20. Pekarskij (1907-1930, p. 636) ; Jochelson (1933, p. 47).

21. Prytkova (1955, p. 151) ; Jochelson (1933, p. 159).

22. N. F. Prytkova note que les *küös* servaient autrefois surtout à la cuisson de la viande et du poisson, mais qu'avec l'arrivée des récipients russes, ils ont été cantonnés à l'échauffement des liquides, lait et thé (1955, p. 151).

23. Identifiant *kös* et *küös*, W. Jochelson dé finit le « *kös* » comme « une mesure linéaire indéterminée correspondant à un temps indéterminé ». Selon son informateur iakoute de la Kolyma, c'est le chemin parcouru à pied durant la prise d'ébullition d'un chaudron d'eau, mais dont la contenance n'est pas précisée (1933, p. 47). Les dictionnaires d'Ê. K. Pekarskij (1907-1930, pp. 1170, 1321) et d'O. Böhtlingk ([1851] 1989, pp. 500-501, 517) mentionnent les deux termes *kös* et *küös* sans les relier.

24. Busse (1880, § « kës »).

25. Judaxin (1965, p. 832) ; Aouezov (1960, p. 123). Kir. *čabyšet* kaz. *šabys* désignent la « course » au sens de compétition ;kir. *šabym* la distance parcourue lors de ces épreuves ; etkaz. *šaptyrym* la « course » au sens de trajet franchi d'une traite.

26. Aouezov (1958, p. 119) ; Ferret (1997, p. 9) ; Syzdykova et Xusain (2002, pp. 940, 927).

27. Syzdykova et Xusain (2002, p. 763).

28. Pour l'étude de telles mesures spatiales au Caucase, *cf.* Dmitriev (1990, p. 22).

29. H. Poincaré, *La science et l'hypothèse* (Paris, Flammarion, [1902] 1968, p. 82), cité par Hubert (1993, p. 39).

30. Cf. entre autres, Pritsak (1954) ; Hamayon (1978, pp. 222-223) ; Beffa (1978, pp. 249-250) ; Gogolev (1993, pp. 30-46). Toute déterminante qu'elle puisse être en ce domaine, la question de l'influence chinoise sort de mon propos.

31. Seroševskij (1896 1993, p. 339) ; Ionova (1952, pp. 256-257). Selon J. Gmelin, les « huttes d'été » (*uraba*) iakoutes avaient leur porte au nord « afin que le soleil n'incommode pas » (1751-1752 1767, I, p. 399), mais selon N. A. KOSTROV (1978, p. 263) et O. V. Ionova (1952, pp. 260, 271, citant N. S. ŠČukin, *Poezdka v Jakutsk, Sankt-Peterburg*, 1833, p. 208), *uraba* et *balaġan* s'ouvraient invariablement vers l'est.

32. Pekarskij (1907-1930, pp. 142, 665-666, 924-926, 1021, 3020, 3311) ; *cf.* Jochelson (1933, p. 103). En iakoute, un ignare est littéralement quelqu'un qui « ne connaît pas son devant ni son derrière ».

33. Kotwicz (1927, pp. 85-86), citant l'inscription de Kül Tegin. En turc ancien, les termes équivalents sont, dans la transcription propre aux études turques, *il* et *öŋ*« est, devant » ; *qurï* et *kä* « ouest, arrière, derrière » ; *bäri* « sud, droit(e) » ; *jïr* « nord, gauche » (*ibid.* ; *Drevnetjurkskij slovar'* 1969, pp. 385, 468, 95, 268, où ces mots sont notés avec des terminaisons indiquant une localisation).

34. L'ethnie darkhate, au nord de la Mongolie, dont la culture, tout en relevant du monde mongol, présente souvent des analogies avec les usages turcs, oriente ses yourtes vers le sud-est (Badamxatan 1986, p. 104).

35. L'orientation face à l'est semble avoir été, autrefois, commune à tous les Mongols (Beffa et Hamayon 1983, p. 109). W. Kotwicz, dressant le tableau des modes d'orientation centrasiatiques depuis l'Antiquité, dégage trois vagues successives : pendant plusieurs siècles, avant et après le commencement de l'ère chrétienne, prédominance de l'orientation vers le sud ; avec l'avènement des Turcs, aux VI^e^-VIII^e^ s., l'orientation vers l'est prend le dessus ; puis retour à une orientation méridionale d'influence chinoise, à partir des IX^e^-X^e^ s. (1927, pp. 69-85).

36. L'évolution des termes toungouses d'orientation, confrontés aux termes mongols, montre que c'est tantôt le mouvement vertical du soleil qui est privilégié, tantôt son mouvement longitudinal (Shirokogoroff1926, pp. 182-183).

37. Chez les Kazakhs, la disposition des yourtes dans le campement varie en fonction du terrain (*Kazaxi...* 1995, p. 122) ; de même chez les Mongols de l'Ouest, les Darkhates et les Touvas, où les aînés s'installent en amont (Badamxatan 1986, pp. 104, 125).

38. Si toutes les yourtes ouvrent à l'est, alors le côté droit — quand on se trouve à l'intérieur et qu'on regarde vers la sortie — est toujours au sud. Par suite, il n'est pas étonnant qu'un même mot désigne la droite et le sud et que ce mot continue à qualifier cette partie de la yourte même lorsqu'on se retourne.

39. P. Pelliot précise que « mo. *bara'un* [...] signifie au propre "droite" et n'a pris le sens d'Ouest *qu'en tant que* les Mongols s'orientent au Sud, à la chinoise » (1925, p. 230. C'est moi qui souligne).

40. Pekarskij (1907-1930, p. 195) ; Afanas'ev*et al.* (1976, p. 53).

41. Dobrosmyslov (1895, p. 76) ; Radlov ([1893] 1989, p. 281).

42. Judaxin (1965, p. 217) ; Slepcov (1972, pp. 52, 207) ; Syzdykova et Xusain (2002, pp. 466, 617).

43. La quasi-universalité de la monte par la gauche est une autre énigme à résoudre. Plusieurs hypothèses ont été avancées, qui ne sont pas pleinement satisfaisantes, telle l'inflexion naturelle du cheval à gauche, qui serait liée à la position du fœtus dans le ventre de sa mère. Cette croyance est partagée par les Français et les Mongols (Aubin 1986, p. 135). Ceux-ci proposent une explication alternative, selon laquelle les chevaux verraient moins bien à gauche, vision altérée qui limiterait leurs défenses (communication personnelle de G. Lacaze). Le glaive, le sabre ou l'épée se portaient naturellement à gauche — afin d'être saisis aisément par un cavalier souvent droitier ; le montoir devait alors se faire par la gauche pour n'être pas gêné par l'arme. Il est plausible que les armes *portées* à la ceinture aient favorisé la monte par la gauche, tandis que les lances ou les bâtons *tenus* dans la main droite aient incité à monter par la droite, d'où le montoir à droite des Grecs anciens, jusqu'à la diffusion de l'épée. Ces pratiques se seraient ensuite fixées et auraient survécu aux instruments qui les avaient suscitées.

44. Communication personnelle d'A. Lavrillier. *Cf.* Xudjakov (1969, p. 105). À la différence des Évenks et des Iakoutes, les peuples du Saïan-Altaï montent leurs rennes par la gauche et, comme pour le cheval, utilisent une selle munie d'étriers (Vainshtein 1980, pp. 128-131).

45. Étonnée par cette disposition originale, que j'ai observée et pratiquée sur le terrain en 1995, j'ai constaté que, du fait de leur unilatéralité, les rênes devaient être d'inégale longueur, afin que le cheval conserve sa rectitude. La rêne droite, fixée à l'anneau droit du mors, est un peu plus longue ; elle passe sous la tête du cheval pour rejoindre la rêne gauche du côté gauche de l'encolure. Certains mors iakoutes anciens se signalent par la longueur inégale des deux parties de leur canon (Jochelson 1933, p. 61), qui pourrait être liée à cette tenue particulière des rênes.

46. *Cf.*., entre autres, Rubrouck (1985, p. 92) ; Krasovskij (1868, p. 394) ; Moškov (1895, p. 18) ; Seroševskij ([1896] 1993, p. 506) ; Kušner 1929, p. 28 ; Vainshtein (1980, p. 66).

47. Entretien du 16 juin 1994 avec M. Alybekov, à Tamgaly, arrondissement de Žambyl, région d'Almaty.

48. Vainshtein (1980, p. 111) ; Tenišev (1968, pp. 44, 79).

49. Les cavaliers tiennent les rênes dans la main gauche mais, à pied, ils mènent leur cheval en tenant la longe dans la main droite.

50. Katanov (1895, p. 131) ; Radlov ([1893] 1989, p. 284).

51. Kaz. *tůl* désigne principalement la veuve.

52. Cette épopée, récemment rééditée en kazakh avec d'autres textes du même auteur, fut publiée en 1870 à Orenbourg sous le titre *Bozmonaj*.

53. C. Ferret, « Les discontinuités pastorales de l'espace altaïque », à paraître dans un recueil sur le Kazakhstan, dirigé par C. Poujol.

54. Entre 18 et 30 km selon D. Gaza-gnadou (1994, p. 103) : entre 30 et 36 km dans l'Empire romain (p. 121) ; environ 20 km dans la Chine des Tang (p. 33) ; entre 12 et 24 km dans l'Empire abbasside (p. 122) ; entre 17 et 20 km dans l'Empire mongol (p. 51) ; entre 18 et 25 km au Moyen-Orient médiéval (pp. 56-57) ; entre 16 et 35 km dans le Sultanat mamelouk (p. 66) ; tous les 28 km (7 lieues) dans la France de Louis XI (p. 92). Au hasard de mes lectures, j'ai glané les distances suivantes entre les relais de poste : de 20 à 45 km dans la steppe kazakhe (Gubarev 1864, p. 366), de 26 à 38 km en Sibérie (Cochrane 1824, pp. 70, 92).

RÉSUMÉS

À la recherche des marques laissées par l'activité pastorale dans les catégories turco-mongoles de l'espace, on découvre que les mesures de distance sont définies de façon relative, alors que l'orientation l'est de façon absolue. Les normes qui déterminent l'orientation sont si impérieuses que l'inversion des positions est comprise comme funeste.

Searching for traces of pastoral activity in Turkic-Mongol space categories, we discover that measurement of distance is rather relative, whereas orientation is rather absolute. The norms governing orientation are so strict that inversion of positions is linked to death.

INDEX

Keywords : cardinal points, left and right, livestock, measure of distance
Thèmes : animal, espace, frontières, nomadisme, orientation, transport
Index géographique : Kazakhstan, Mongolie, Sibérie, Yakoutie
Mots-clés : bétail, droite et gauche, mesure de distance, points cardinaux
nomsmotscles Kazakh, Khakas, Kirghiz, Touva, Yakoute

AUTEUR

CAROLE FERRET

Carole Ferret achève la rédaction de sa thèse de doctorat en anthropologie sociale à l'École des Hautes Études en sciences sociales (E.H.E.S.S.), sous la direction de J.-P. Digard, sur l'élevage du cheval chez les Iakoutes et d'autres peuples turcophones de Sibérie méridionale et d'Asie centrale, après trois ans passés sur le terrain entre 1993 et 1997.